

**La passion**



## Un

« Le moment le plus particulier dans une nouvelle relation est certainement celui qui inaugure la nouvelle journée à passer sans le nouvel être. »

Je suis au travail mais n'y suis pas ! Chaque minute inoccupée est prétexte à penser. Chaque moment dérobé à mon employeur est une évocation nocturne.

Plus-tôt, dans la voiture, la route avait été elle aussi très particulière. Nous partions sur un ruban d'asphalte qui nous menait vers une destination qui, à ce jour, m'était encore inconnue. La nuit du jour non encore né, le sommeil manquant et les pensées vagabondes, nous ramenaient vers le moment de vie vécue qui nous avait conduits tard dans la nuit au lit. Chacun de nous était heureux et attentif, se contentant de toucher caresser ou serrer la main de l'autre. Odeur de cigarette blonde américaine de ce matin de décembre où je ramenaient Roman à sa vie et allais essayer de continuer la mienne ne sachant déjà plus ce qu'elle était un mois auparavant, et encore moins ce qu'elle serait après : différente d'aujourd'hui, inconnue demain. Troublante sensation de prendre la mer en l'absence du père dans le seul but d'aller vers un phare éblouissant mais rassurant, prêt à subir troubles et tempêtes pour pouvoir caresser à loisir chaque millimètre carré de lui. Ceux que j'ai exploré cette nuit, ceux que j'explorerai les suivantes : ce sont déjà ceux que je préfère...

« Laisser quelqu'un devant sa porte le matin est une chose qui m'est insupportable. Les départs teintés de "au revoir" sont pour moi des déchirures. Je souffre aux séparations et aux adieux. Le moindre accompagnement mobilise en moi tout ce qui me reste de pulsion de vie

pour ne pas mourir un petit peu plus encore quand le moment de la séparation est ponctué par l'image de l'aimé s'éloignant. Dans ces moments trop souvent vécus, je m'oblige à taire ce que je peux ressentir. Le sourire s'exprime comme instinctivement et je contiens toujours une larme. »

Tout simplement, il m'avait dit que l'absence de ses colocataires validait l'occasion de pouvoir boire un café et m'éviter une attente dans d'autres lieux.

Quand je suis au travail, je n'y suis plus ! Je suis aux derniers mots prononcés prématurément sur le parking devant chez lui, n'ayant pu partager le café à cause de l'imprévue présence colocataire.

Le baiser, en ce moment, fut si emprunt de souvenirs et de devenirs, que tout le monde et moi aurions souhaités qu'il dure toujours. Garder en moi son goût "doux amer" si particulier : douceur des goûts de l'amour, amertume de l'absence à venir. L'absence, même brève et courte, a quelque chose à voir avec la mort. L'absence conduit au manque, le manque à la souffrance, et la douleur à la mort. J'ai manqué d'oxygène en le regardant partir vers sa vie que je commençais seulement à découvrir de mes yeux, ma bouche et mes mains.

Sa vie, il me l'avait quelque fois évoquée lors de nos rencontres programmées, mais ce matin j'en avais goûté une particule.

« Je hais les quais de gare aux départs. Je hais les taxis qui nous y emmènent. Je hais ce moment où j'ai dû regarder Roman s'en aller dans le matin. »

Ce soir c'est Noël, mais me reviennent des images de Swan, son souvenir s'éloignant sur les trottoirs bleus nuit mouillée ajoutant à l'instant une sorte de spleen où se mélangent des parfums : mélange de l'odeur "Brasserie Parisienne" le dimanche soir sous la pluie quand l'amertume de la gorgée de bière n'avait d'égal que son départ, et du parfum de la peau ultraviolette fragrancée "Grand Couturier" de Roman.

Pour la première fois, Roman avait aimé la musique que j'avais choisie pour colorer la lente immersion diurne, son atmosphère de matin d'hiver propice à l'introspection et à la revisite des rencontres nocturnes imagées par nos cinq sens.

Roman m'avait décrit son réveil comme une succession d'hébétudes de devoir quitter la douceur des draps et de mauvaises humeurs systématiques. Ce matin, son retour à la réalité avait été un sourire. Il avait tout simplement souri de sa bouche et de ses yeux pendant que j'admirais son regard s'ouvrir sur mon monde après le trait déposé de mon doigt sur sa barbe naissante. J'avais regardé l'effet qu'a fait l'effleurement sexué de ses lèvres ourlées : provoquer un sourire où se mélangent des choses que je ne connaissais pas encore de lui. J'ai su, à cet instant, que chaque absence serait un manque. J'avais illustré son réveil d'un baiser sur le front, enivré des odeurs de sa peau, de la nuit et de sa jeunesse, de ces arômes qui ont laissé à mes sens le temps de s'imprégner de ses essences déjà pour moi millésimées. J'ai vu dans ses yeux sombres du rose et du bleu, celui qu'il m'avait dit préférer : le bleu des hommes bruns qu'il m'a dit aimer.

Mélangeant rêve et réalité, je regarde, presque étranger, passer le temps assis à mon bureau en pensant que ce soir c'est Noël. Nous fêterons l'événement, mais je souhaiterais rentrer au plus vite pour pouvoir exalter les restes des senteurs laissées sur l'oreiller. Les joies enfantines noyées de cadeaux et d'étincelles de vies ne suffiront pas à combler le manque de la jouissance que me procurera la senteur de sa sève sur le drap violet.

Parfois m'arrivent à l'oreille des bruits du professionnel quotidien, pendant que je me lâche à des vagabondages des plus déroutants.

Hier soir, Roman à joi dans ma main. J'ai aimé son sourire avant et après. J'ai aimé sa bouche pendant. J'ai aimé sentir entre mes doigts sa semence de vie et de plaisir. J'ai souhaité qu'elle reste toujours intacte et ne sèche jamais, même sous l'érosion de la vie.

J'étais si souvent habitué aux rôles extatiques, ceux des gens qui veulent rester pour la nuit et celles d'après, ceux des rencontres technoïdes extasiées de poppers et d'ADN masculins que je provoquais, bien volontairement et de mon plein gré certaines nuits, ces nuits où le manque se fait douleur et la solitude du lit l'écran des souvenirs, ces nuits où ces mêmes souvenirs se font révélateurs de ce que tu es vraiment alors que ton fonctionnement te devient évident et que le miroir devient ennemi, ces nuits où la simple évocation d'un corps masculin étranger au mien suffit à provoquer le trouble. Choisir entre l'onanisme de ces évocations nocturnes ou "La conquête du nouvel homme annoncé", devenait pour moi une évidence : du trouble sommeil je m'étais échappé pour plonger dans une nuit nouvelle que seule une inconnue beauté pourrait de nouveau éclairer.

Ce matin, les nuits peuplées de rencontres animales sont comme un voile que je dépose dans un coin de ma mémoire. Le voile d'une vie qui doit finir sur le divan d'un analyste. Ce matin, le voile se déchire sur hier quand Roman a joui en m'embrassant.

De réelle beauté consommée, je n'en avais depuis longtemps, qu'idées ou réminiscences. Roman stigmatisait tout ce qui peuplait mes rêves et mes avenir : la fuite du ghetto un jour, l'immersion en apnée un autre, sa féminité qui fait ce pourquoi il est l'objet de mes désirs, cette ambiguë virilité charmante et troublante qui a fait de notre rencontre la réalisation de mes espoirs.

Ce matin, pendant que m'envahissent ces images que je voudrais garder jalousement au fond de moi, je sursois aux mots prononcés tôt sur la route :

— C'est loin la gare d'ici ?

Tenant de garder cette phrase comme les traces séminales imprégnant mon drap violet, je m'entends lui répondre :

— C'est à l'opposé... Pourquoi ? Tu veux savoir si tu pourras revenir me voir par le train ?

## Deux

« J'ai toujours fait en sorte de consumer ma vie par tous les bouts. Je n'ai retenu ni l'écume des corps ni celle des jours à aimer, mais j'ai toujours dans la bouche le goût amer des cendres qui tapissent le mausolée de mes rencontres. »

Ce matin, j'ai le goût du corps de Roman dont chaque partie suscite un dessin. J'ai envie de reprendre le destin à la plume, au pinceau, j'espère surtout avec les mains. Jamais au couteau pour ne pas risquer de l'abîmer.

Je marche sur le pont qui m'emmène chez le fleuriste. Je pense qu'à cette époque de l'année le choix doit être limité, mais me rassure l'instant d'après, en me disant que le mien est forcément le bon puisqu'il traverse les années et a la force immuable de symboliser l'amour.

Je regarde le fleuve qui défile sous mes pieds et où beaucoup se perdent. Je sais qu'il y en a qui s'y jettent par désespoir, ou en désespoir de cause parfois.

« Pourquoi se sentir coupable ? C'est un amour possible et je veux le vivre ! »

Je regarde l'eau et je marche sur la passerelle qui me ramène à Roman et à son quartier que je souhaite entier. Je remets en place ses reflets nuisés, et quand un poisson passe, j'arrête son intention de vouloir couper l'image. Les dessins deviennent résolutions et je me surprends à penser que j'aime déjà Roman comme un fantasme que l'on vient de réaliser, un rêve peuplé de questions et de jalousies déjà difficiles à gérer. Je jalouse le livreur qui lui amènera mon bouquet.

En marchant, j'oublie les "SOS Médecin" des débuts de nuits. Je recycle en pharmacie les injections anxiolytiques entourées d'amis, des meilleurs, penseurs de maux, à leur façon, de la meilleure pensent-ils pour me rassurer... Moi je pense homo et Roman me donne à rêver une nouvelle jeunesse perfusée. Il me donne à espérer pouvoir redessiner le destin en pastels.

Bizarrement, je prends mon temps pour aller à la boutique, le visage fouetté par le froid et le crachin comme une flagellation de joies.

Hier soir, il m'avait montré des photographies : les essentielles qui remplissent le portefeuille entre deux préservatifs et une carte plastifiée à l'effigie de son héroïne préférée.

Ce matin, je lui ai montré mon fils aimanté sur le réfrigérateur et je lui ai dit que je lui présenterai. Je me rappelle même avoir imaginé que je le présenterai aussi à ma mère.

Il s'était mis à nu par ses images montrées presque avec impudeur et le plus naturellement du monde : celle de son ex-petit ami, celles de ses frères et sœurs, la sienne en photomaton. Je l'ai préférée à toutes parce qu'en noir et blanc, avec ce visage d'homme tout juste sorti de l'enfance, il me montrait son deuxième complexe : ses sourcils non épilés, son vrai visage, celui encore vierge des milliers de regards sexués. Je m'étais autorisé des regards visiteurs quand il m'avait montré un tatouage sur le bas ventre. J'avais examinée et imaginée, spectateur un peu voyeur, la descente aux plaisirs du reptile graphisme.

Soudain je me sens rougir à l'assaut de la fleuriste qui me demande l'adresse du destinataire avec un sourire agacé de début de journée gris et laborieux. Je la hais déjà de me faire adopter le rouge, qu'en général je ne dédie qu'à l'amour et non à la honte de la faute qu'elle me voyait commettre. Mon visage s'empourpre toujours au regard

des femmes, surtout celles qui, du bleu de leurs regards, éclairent certaines de mes zones d'ombre.

Ce matin, je rougis de devoir partager Roman avec une femme, même si ce n'est que par son prénom, surtout quand celle-ci est marquée par son égocentrisme apparent et son étroitesse que j'imagine générale. Je pense avec compassion que Madame n'a pas dû souvent s'ouvrir au monde, et qu'un rictus de jouissance l'aurait embellie suffisamment pour ne pas m'imposer, en ce moment choisi pour être initial, son faciès de Toussaint alors que ce soir c'est Noël et que j'aime. Je rougis de devoir exposer mes sentiments comme les roses dans la vitrine. J'ai choisi des roses rouges comme pour annoncer la couleur.

Au moment de régler, je vois Roman nu dans mon lit. Je paye mon droit à l'image, je valorise mon choix d'aimer la volupté, je crédite mon droit à la liberté en exposant à l'acariâtre personnage son nom, son prénom et son adresse professionnelle.

Recroisant au retour les mêmes visages, cinglés des mêmes pluies, des mêmes vents qui emportent les souvenirs aux quatre points cardinaux sans jamais être aimantés par des boussoles, je choisis de les transpercer.

Je pense que je fais maintenant partie de ces héros romanesques à qui j'ai toujours voulu ressembler, surtout depuis l'âge où mes hormones ont soudain exacerbé mon goût pour l'esthétisme des corps masculins. Je suis Roméo. Je suis de ceux qui se surpassent dans l'expression de leur amour. Pour la deuxième fois de ma vie, et après une errance affective peuplée de descentes aux enfers introspectives aux odeurs d'alcools et de rencontres charnelles comblant le vide, je rêve de fusion.

Je traverse la ville, le froid et les êtres aux regards tristes, en éprouvant un sentiment étrange et réchauffant, mélange de trac et d'excitation, de ceux qui parfois vous acculent à la réalité et à la prise de conscience de nos ambivalences. J'ai l'impression de déjà consommer ce que je

considère comme une déclaration : l'énergie de celui qui veut tout donner jusqu'à la panne d'essences à force d'user trop vite ses réserves affectives, mais qui veut l'explosion pyrotechnique, même s'il finit sur le bûcher des regrets pour toujours s'éblouir de crépitations amoureuses.

Pour l'instant, je brûle d'envie de retrouver Roman vendredi soir. Je consomme, toujours à découvert, l'idée du moment où je lui ferai partager, simplement enlacés, les sons de mon quotidien :

Ma musique qui illustre depuis toujours mes interstices maniaco-dépressifs et le plus clair de ma vie, surtout quand elle est sombre, les bruits de ma vie domicile qui me bercent depuis un quinquennat choisi être réparateur, mes baisers qui se voudront tour à tour violeurs ou violés, entrelacés de phrases en forme de cœur et des échos de ma vie intérieure qui s'échappent toujours volontairement dans des phrases qui lui diront au réveil :

— J'aime écouter la vie et les bruits des autres, des heureux, des appartements leur appartenant, des verres qui s'entrechoquent, des querelles de la vie de tous les jours qui prouvent que quand on s'engueule cela prouve que l'autre existe encore. Mais je préfère les coïts de mes voisins qui me réveillent les nuits de fin de semaine, ceux qui m'amènent chaque fois à une nouvelle exploration de mon sexe pour arroser à ma façon le classement de leurs ébats, mais la quantité ne vaut jamais la qualité. Il m'arrive d'avoir envie de quitter mes vers et mon verre pour aller vers ces vies après consentement mutuel. Pas celui, conventionnel et compassionnel, humanitairement offert ou accepté, je veux l'acceptation sans amendement. Je veux que tu m'offres tout cela.

J'ai choisi la livraison de ma déclaration pour dix huit heures. C'est l'heure de ma réparation hebdomadaire. Je veux que cela soit pour Roman une introduction, une pénétration cardiaque qui en inaugure d'autres. J'ai faim de